

PREMIÈRE PARTIE

1

Boris Serebrakian travaillait depuis deux ans au service de pneumologie du plus grand hôpital de Constantinople quand une jeune secrétaire de l'ambassade russe se présenta à sa consultation. Les soins qu'elle reçut et les contrôles réguliers auxquels elle dut se soumettre la rendirent sensible à ses attentions. Et lorsque le médecin demanda sa main, elle fut heureuse de la lui offrir. La naissance de Maxime, le 23 octobre 1869, les mit en joie. Comme, à l'époque, tout enfant de bonne famille se devait de jouer d'un instrument, Natacha mit son fils au piano, dès qu'il put monter seul sur un tabouret. Bientôt, elle éprouva toutes les peines du monde à l'en faire descendre : il y passa des journées entières jusqu'au jour où un maître, réputé pour la qualité de son enseignement, fut appelé à lui donner des leçons. Les progrès de l'élève furent si rapides que le mentor, estimant qu'il n'avait plus rien à apprendre au petit prodige, jugea opportun de passer la main. Il confia le virtuose en herbe à un professeur allemand de grande renommée.

La relation des époux se compliqua peu après qu'ils eurent fêté cinq ans de mariage. Iskouhi Andonian, une (très jolie) étudiante, à peine sortie du lycée français Saint-Benoît, demanda un rendez-vous à Boris. Recommandée par la mère supérieure de l'établissement qui servit de résidence hospitalière à des blessés de la guerre russo-turque de 1877-1878, elle voulait devenir infirmière, mais elle tourna la tête de l'éminent clinicien qui l'installa dans le quartier de Galata, où il la rejoignit bientôt. Partant du principe qu'il ne disposait que d'une vie, Boris ne pouvait se satisfaire d'un mariage ronronnant et de sa seule

réussite professionnelle : il lui importait d'être heureux sur le plan sentimental. Il accepta, dès lors, de mettre tous les torts de son côté : quand sa femme, délaissée, lui annonça son intention de quitter la Turquie et de retourner en Russie, il n'y fit aucun obstacle. Conscient d'avoir provoqué un drame, il se garda de renier une belle période de bonheur conjugal, à la différence de la plupart des couples qui en arrivent à se détester avant de se séparer. Il fit le nécessaire pour que la rupture intervienne sans heurts. Il promit à Natacha le soutien financier dont elle aurait besoin, afin qu'elle assure à leur fils la meilleure formation qui soit.

Le jour de leur départ, Boris les accompagna au port. Il ne se laissa pas gagner par l'émotion suffocante de véritables adieux qui mettent d'ordinaire le point final à une tranche de vie. Il embrassa sa femme, qui ne l'était déjà plus. Puis il prit son fils dans ses bras ; il l'étreignit et s'engagea sobrement à le revoir à la première occasion. Quand il les vit monter sur l'échelle de coupée, il resta interloqué quelques secondes, surtout que Natacha, arrivée sur le pont, ne se retourna même pas pour lui adresser un signe de la main, ni même un dernier regard. (Comme on se sépare aisément de quelqu'un que l'on a pourtant aimé plus que soi-même !) En quelque sorte, ils désavouaient tous deux leur passé en coupant court à une relation un temps fusionnelle. Mais cela ne l'affecta pas outre mesure puisqu'il ouvrait un nouveau chapitre de sa vie... Il ne repartait pas à zéro, comme Natacha qui débarqua le lendemain à Odessa, où résidait sa famille. Elle choisit de ne pas se remarier et fut emportée par la phthisie, quelques jours après le premier récital donné par son fils. Il était sa plus grande fierté et elle mourut tranquille.

Les débuts de Maxime furent difficiles. Il ne disposait d'aucun appui. Aussi loin qu'il put remonter dans l'arbre généalogique de la famille, il ne trouva aucune trace d'un musicien. C'est donc à la force de ses poignets, à la souplesse de ses doigts et à sa sensibilité devant le clavier qu'il réussit à faire parler de lui. La première fois qu'il eut la chance de jouer accompagné par un orchestre, il interpréta le 23^e concerto de Mozart. On mentirait en soutenant qu'il obtint ce jour-là un grand succès. Toutefois, il eut la chance de bénéficier d'une critique élogieuse de la part d'un journaliste qui faisait la pluie et le beau temps dans le

petit monde musical de la ville. Plus important encore : il reçut dans sa loge le premier violon de l'orchestre philharmonique de Berlin, de passage à Odessa : enthousiasmé par la performance de Maxime, il lui demanda ses coordonnées et l'autorisation de les transmettre à son chef, Hans von Bülow. A toutes fins utiles...

Il connut par la suite un autre épisode fondateur dans sa vie. Après un de ses premiers récitals qui fit salle comble, il fut abordé à la sortie des artistes par un mélomane encore sous l'émotion de l'avoir entendu servir Chopin avec tant de grâce. Il tenait à le féliciter : « Vous m'avez ému », lui dit-il d'emblée dans un russe parfait. « Je suis d'origine polonaise. Et quand il arrive que quelqu'un joue, comme vous l'avez fait, l'*Andante spianato*, l'*Etude révolutionnaire* ou la *Première Ballade* (en sol mineur, précisa-t-il !) avec une telle maîtrise et une telle sensibilité, je me sens transporté dans un autre monde, même si le bonheur que me procurent ces œuvres n'est pas sans nuages. Il ravive malheureusement le souvenir de la répression ignominieuse de l'insurrection de mes compatriotes par la soldatesque tsariste, en novembre 1830. »

Emporté par un enthousiasme presque juvénile, ce surprenant interlocuteur, qui portait une quarantaine de printemps, s'interrompit brusquement. Il coupa son élan et, soucieux de l'étiquette, il se présenta.

– Henryk Barcikowski... Ma famille s'est exilée après ces douloureux événements qui ont endeuillé la Pologne. Elle s'est installée à Bruxelles, où je suis né. Et, aujourd'hui, je suis arrivé chez vous... je veux dire à Odessa... envoyé par la firme qui m'emploie. Ma formation d'ingénieur me permet de collaborer au projet que vos autorités désirent mettre en chantier afin de doter la ville d'un réseau de tramways qui supplantera celui, vétuste, des véhicules hippomobiles.

Barcikowski ajouta qu'il s'était installé depuis trois mois, avec sa femme et sa fille, dans le quartier Moldavanka, appelé à devenir, non loin de la vieille ville, celui des artistes et, le snobisme aidant, celui des nouveaux riches... Son adaptation avait été immédiate, de même que celle d'Olga, leur enfant unique de 19 ans, pourtant affligée par l'obligation de quitter un jeune homme de condition modeste pour lequel elle ressentait un peu plus que de l'amitié. Quand, lors d'un dîner de famille, l'opportunité d'un déménagement à l'autre bout de l'Europe

fut envisagée et que, pour la forme, son avis fut sollicité, elle veilla sagement à ne pas évoquer le volet sentimental de la question – elle se serait fait rabrouer car le clampin déplaisait à ses parents (et surtout à sa mère) en raison de ses manières peu raffinées. Elle plaïda prudemment qu’il lui paraissait regrettable d’interrompre sa formation commencée au conservatoire, où elle avait été admise après avoir achevé brillamment ses études secondaires. Usant de son autorité, son père lui força la main : il refusa de la laisser seule à Bruxelles et balaya toute objection d’ordre artistique en l’assurant que la Russie regorge de musiciens remarquables de taille à parachever sa formation musicale. En outre, ils fit valoir que perfectionner son russe compléterait son bagage linguistique. Briller dans les salons et choisir un prince charmant n’en deviendrait que plus aisé pour elle qui, à la différence de la plupart des jeunes filles de son époque, avait obtenu la promesse de n’être pas condamnée à faire un mariage de convenance.

Mais revenons à la démarche de Barcikowski ! Il alla droit au but en priant le soliste qu’il venait d’entendre de donner des leçons à sa fille. Cinq fois par semaine, si possible... dès qu’elle irait mieux, car un refroidissement l’avait alitée et empêchée d’assister au récital de la soirée. Pris au dépourvu, Maxime répondit qu’avant toute chose, il désirait entendre Olga pour juger de son niveau. Ensuite, il prendrait le temps d’une courte réflexion avant d’accepter ou de refuser la proposition qui lui était faite. En réalité, tout le portait à se concentrer sur lui-même : poursuivre seul son chemin lui paraissait la meilleure formule à ce moment de sa jeune carrière. Il ne se sentait aucune vocation d’enseignant. De plus, il estimait qu’il lui restait encore beaucoup à apprendre s’il voulait devenir le soliste qu’il rêvait d’être. Dans cette optique, il ne convenait pas de se disperser. Mais il ne roulait pas sur l’or et s’il voulait se faire connaître, il devrait se produire dans les capitales occidentales où, de toute évidence, personne ne l’inviterait avant que son talent ne soit reconnu. Pour sortir d’un tel cercle vicieux, l’itinéraire le plus court passait sans doute par quelques cycles de leçons... En conséquence, Barcikowski et sa fille furent invités à se présenter chez lui, dès que les problèmes de santé dont souffrait Olga seraient réglés.

La rencontre eut lieu dans une vieille maison située à une portée d’arquebuse du quartier où l’ingénieur avait élu

domicile. Malgré la neige tombée en abondance pendant la nuit, les visiteurs arrivèrent au rendez-vous avec une ponctualité que le comte de Monte-Cristo eût appréciée. Ils n'eurent rien de plus pressé que d'enlever leurs bottes et de les laisser sur un torchon réservé à cet usage dans le couloir d'entrée ; ils chaussèrent les souliers qu'ils avaient transportés dans un sac ad hoc. Introduits au salon où ronronnait un samovar, ils prirent un thé : la glace fut ainsi rompue. Ils suivirent leur hôte dans une pièce peu accueillante. Une bibliothèque, dont les rayons portaient autant de partitions que de livres, couvrait un mur, alors que les autres restaient nus en attendant que l'on y accroche des toiles entreposées à leur pied. Des rideaux d'une propreté douteuse filtraient la lumière que les fenêtres dégoûtantes laissaient passer. Au milieu de ce décor rébarbatif trônait un piano Pleyel qu'un vieil avocat, aux doigts perclus de rhumatisme, avait donné au jeune virtuose en témoignage de son admiration. L'homme de loi lui avait appris, par la même occasion, qu'en jouant sur un instrument de cette marque, Chopin avait largement contribué à la prospérité de la manufacture française.

Olga, sans même y être invitée, s'assit devant le clavier. Elle prit une large inspiration tout en se frictionnant les mains pour les réchauffer. Maxime se cala dans un fauteuil d'un confort incertain. Il ferma les yeux et attendit qu'elle se lance dans l'*Appassionata* dont il avait placé la partition sur le support adéquat, à charge du père de tourner les pages. La future élève n'eut guère besoin du secours paternel : elle connaissait la sonate pour s'y être attaquée au cours des derniers mois. Elle joua de mémoire et, après l'allegro assai initial, elle se tourna vers son examinateur qui, d'un geste, l'invita à poursuivre. Elle enchaîna les deuxième et troisième mouvements. Quand elle en eut terminé, elle se leva et s'inclina devant ses auditeurs, comme si elle se trouvait sur scène. Puis elle attendit le verdict, bientôt présenté sous d'une question qui la prit à contre-pied.

– Que pensez-vous, Mademoiselle, de votre interprétation ?

Surprise, désarçonnée même, elle balbutia le début de sa réponse en un russe encore mal assuré. Elle se dit satisfaite de son entrée, regretta le toucher académique qui anesthésia l'andante et admit que la coda du presto était probablement trop complexe pour ses possibilités du moment.

– Je vous rejoins dans votre analyse, répliqua Maxime. Je regrette de n’avoir pas entendu votre cœur dans l’andante. Bien sûr, tout y était propre, chaque note à sa place. Le rythme correct. Mais aucune émotion... Et jouer Beethoven sans transmettre sa ferveur est inacceptable, vous en conviendrez. Sans doute redoutiez-vous quelque peu le torrent musical du presto final. Il peut vous paraître déplacé de ma part, qui n’ai aucune autorité... pas même celle de l’âge... de critiquer de la sorte votre interprétation. Mais veuillez croire à ma sincérité. Revenez dans une semaine, si cela peut vous convenir, à votre père et à vous-même. Je pense que nous pourrions travailler ensemble.

L’eût-il rencontrée en ville les jours suivants, Maxime n’aurait pas reconnu Olga. A vrai dire, il ne l’avait guère regardée pendant qu’elle jouait, sinon pour observer ses mains qui couraient sur le clavier. Il n’avait pas encore remarqué qu’elle possédait la fraîcheur de la jeunesse, qui la dispensait de passer des heures à s’attifer comme tant de jeunes femmes dans leur salle de bain ou devant leur coiffeuse. Nulle coquetterie superflue ! La simplicité de son comportement, la douceur de ses yeux bleus et la bienveillance d’un sourire ingénu faisaient tout son charme. Encore eût-il convenu d’y prêter attention pour en juger...

Henryk Barcikowski et sa fille revinrent une semaine plus tard, à l’heure dite, chez Maxime qui embrassa ainsi une carrière inopinée de professeur, menée en parallèle avec celle de soliste. Quant à Olga, elle découvrit dans cet enseignement l’apport qu’elle recherchait : respectueuse jusqu’alors d’un statut d’élève qui la contraignait à se soumettre aux exigences techniques de ses pédagogues successifs, elle fut encouragée à exprimer sa personnalité, sans déroger pour autant aux prescriptions rigoureuses des compositeurs qu’elle interprétait. Elle n’en demandait pas plus ; elle ne songeait guère à donner des concerts et, moins encore, à se promener de par le monde ; elle désirait seulement vivre en la compagnie de Mozart, Beethoven et Schubert. Et, pour le reste, elle se contenterait d’être femme – ce qui est déjà beaucoup...

Lorsque sonna l’heure des vacances, Olga rentra au pays avec sa mère, Solange Stein. Chaque année, elles passaient

ensemble juillet et août à Ostende, considérée comme la « reine des plages » depuis que Léopold II en avait fait sa résidence d'été. La noblesse belge y accompagnait le Roi, avec le même zèle que mettaient les courtisans à se présenter à Peterhof quand Pierre le Grand s'y rendait ou à Marly pour peu que Louis XIV y séjournât... Faut-il le préciser ? Ce n'était pas le genre de société que fréquentait l'autochtone James Ensor dont l'originalité, qui lui faisait peindre des masques de carnaval, des squelettes et des chapeaux à fleurs, passait pour une impertinence peu tolérable, au même titre que son jugement porté sur l'Académie qu'il comparait à une « boîte à myopes », après l'avoir fréquentée sans profit.

La famille Barcikowski possédait une villa dans la station, non loin de l'hippodrome inauguré au début des années 80. Henryk en profitait peu : catholique de stricte observance, il ne rejoignait les siens que le jour du Seigneur, quand il est prescrit de se reposer. Il quittait Bruxelles le matin et y revenait à la nuit tombée afin de pouvoir travailler en toute quiétude les autres jours de la semaine, vingt-cinq heures sur vingt-quatre. Par contre, Solange, y séjournait aussi souvent que possible. Propriétaire du bien depuis la mort de ses parents, elle y organisait de grands dîners et se flattait d'asseoir à sa table des noblaillons, plus fiers encore de leur particule que de leur nom. Elle les plaçait selon un ordre protocolaire très strict. (Un de ses invités se moqua de cette manie qu'il comparait à celle des tabourets en vigueur à Versailles à l'époque du Roi Soleil : il fut disgracié sur-le-champ dès qu'elle l'apprit.) Elle appelait ses commensaux par leur prénom, mais les vouvoyait pour leur prouver qu'elle savait se tenir à sa place.

Dès son plus jeune âge, Olga eut à se produire au piano devant ce beau monde. Petite, il lui déplaisait de jouer au singe savant pour satisfaire sa mère ; sa timidité, mise à l'épreuve pendant qu'elle se produisait souffrait aussi des applaudissements qu'elle recueillait. Plus âgée et plus assurée au clavier, elle retint davantage l'attention – ce qui ne la dupait guère car elle savait que ses auditeurs s'intéressaient au développement de l'industrie et à la croissance du réseau ferré plutôt qu'à Chopin ou à Brahms. Mais, à peine rentrée d'Odessa, Olga mit fin à cette pratique détestable : elle prit prétexte d'une migraine pour ne pas se produire lors du premier dîner sur invitation de l'été. Elle

se sentait morose, ce dont elle ne s'ouvrit guère à sa mère que rien ne prédestinait à tenir un rôle de confidente.

Olga en profita pour partir en une de ses promenades solitaires, qu'elle appréciait particulièrement à marée basse, loin de l'agitation de la digue. Les pieds dans l'eau, elle ne fut pas longue à comprendre qu'elle connaissait ses premiers désordres sentimentaux, peu ressemblants à ceux de sa paisible adolescence. L'émotion qu'elle avait ressentie le matin même en recevant une lettre de Maxime acheva de la convaincre de la justesse de son analyse. Le courrier de son professeur ne prêtait pourtant pas à confusion. Il exprimait le souhait que la navigation jusqu'au littoral belge n'ait entraîné aucune incommodité pour les deux passagères ; il espérait que le soleil soit au rendez-vous et ne détourne pas « sa brillante élève » de faire ses gammes. Rien que de très conventionnel, à ceci près tout de même qu'il invitait sa correspondante à préparer la *Fantaisie en fa mineur* (D. 940) pour quatre mains de Schubert. Il lui demandait de se déterminer rapidement à jouer soit en bas soit en haut (c'est-à-dire à gauche ou à droite du clavier) et, ce choix fait, de mémoriser la partition car il aimerait présenter avec elle cette œuvre lors d'une soirée qu'un de ses amis, le comte Nicolas Denissov, désirait organiser dans son salon vers la mi-octobre. Et, sans oublier de présenter ses hommages aux parents, il terminait sur une pirouette aisée à décrypter par quelqu'un qui, comme elle, pouvait donner aux mots une signification qu'ils n'ont pas nécessairement : « Votre absence m'amène à regretter que les théâtres et les salles de concert fassent relâche en cette période estivale. »

Olga laissa passer deux nuits avant de répondre. Elle voulait rester pondérée, ce qui lui aurait été impossible le jour même de la réception de cette missive. Intriguée par une offre dont elle ne se croyait pas déjà digne, elle s'interrogea sur la pertinence du projet. Serait-elle capable de relever pareil défi ? Sans doute, puisque son professeur le lui avait lancé... Elle balançait, ne savait que penser jusqu'au moment où, les yeux perdus sur la ligne d'horizon de la haute mer et les pieds caressés par les vaguelettes qui se mouraient sur le sable de la plage, elle connut une soudaine bouffée de chaleur en se souvenant de la petite histoire de la *Fantaisie* : la comtesse Caroline Esterhazy, l'élève et l'égérie du compositeur, en était la dédicataire. Que Schubert en ait été amoureux et qu'il ait profité de son inspiration pour

favoriser, au centre du clavier, le frôlement des mains jusqu'à leur superposition, Olga le savait... Quoi de plus naturel d'imaginer ensuite que Maxime ait travesti une arrière-pensée (quel délice si ce devait être le cas...) en une promesse, pour ne pas parler d'une avance enivrante ?

Après avoir détruit plusieurs brouillons, elle répondit le surlendemain qu'elle était flattée de recevoir une proposition aussi généreuse de la part d'un musicien promis à un grand avenir, mais qu'elle ne saurait accepter la responsabilité de se produire en public avec lui sans qu'ils aient pu évaluer, l'un et l'autre, le résultat de leur association à la faveur des premières répétitions. Omettant toute formule de politesse, qui ne lui semblait déjà plus de mise en raison de son caractère conventionnel, elle mit un point final à sa lettre en recourant à une phrase ambiguë : « J'ai été sensible à l'amabilité avec laquelle, dans votre missive, vous avez commenté mon absence. Permettez-moi d'évoquer la vôtre : elle m'est préjudiciable (d'un point de vue musical, aussi), veuillez le croire ! »

Par la suite, Olga évita de précipiter les choses, malgré la tentation. Il lui parut politique de ne pas repartir à Odessa plus tôt que prévu, quand sa mère, enthousiasmée à l'idée de pouvoir briller par procuration à la faveur d'une soirée mondaine sur les rives de la mer Noire, suggéra d'avancer leur retour. Ce n'est pas l'envie qui manquait, mais se ranger à l'avis maternel eût trahi un empressement suspect. Il est des transports dont il faut pouvoir se garder : de tout temps, la stratégie fut un art dont les militaires n'ont jamais détenu le monopole... Une fois la décision prise de rester à Ostende aussi longtemps qu'initialement prévu, Olga n'eut de cesse de se procurer la partition de la *Fantaisie*. Elle la trouva dans un magasin qui vendait toutes les marques de piano disponibles sur le marché ; et elle n'eut rien de plus pressé que de mémoriser ce chef-d'œuvre pour être capable, le jour où elle embarquerait, de jouer en haut aussi bien qu'en bas du clavier.

Elle reprit enfin la mer. Le voyage se fit sans escale. Elle ne vit rien de Porto et de Gibraltar qui lui tendaient les bras. Passer au large de la Sicile et de Malte sans y jeter l'ancre lui paraissait tout aussi regrettable, mais beaucoup moins au retour qu'à l'aller. A bord du « Louise-Marie », elle trompa son ennui au piano, en jouant ponctuellement en fin d'après-midi une heure par jour,

pour le plus grand plaisir de nombreux passagers. Elle acheva la lecture, en russe, de *Guerre et Paix*, que Maxime lui avait offert pour meubler ses loisirs de vacances. Au Bosphore, l'impatience d'en finir avec ce voyage la gagna. Les heures lui parurent de plus en plus longues ; mais elle conserva suffisamment d'empire sur elle-même pour n'en rien laisser paraître. Tout au plus devint-elle quelque peu rêveuse... Sa mère, qui la surveillait de près, s'en aperçut pendant la dernière journée de navigation et, même, elle s'en inquiéta. Olga ne s'en offusqua point et se retrancha derrière Tolstoï pour se justifier : comment ne pas s'apitoyer sur le sort du prince Bolkonski qui, mourant de ses blessures à Borodino, pardonne Natacha Rostov de l'avoir trahi ? Et comment ne pas s'interroger au sujet des comportements curieux de Pierre Bezoukhov ? Il était capable d'avalier deux bouteilles de Château-Margaux (!) au cours d'une soirée... Il ne se gênait pas davantage pour mener une vie dissolue de vieux célibataire libertin avant d'épouser la même Natacha !

Se marier ? Le problème ne s'était pas encore posé pour Olga qui n'entretenait aucune relation intime avec qui que ce soit, malgré l'intérêt que lui portaient des jeunes gens de très bonne famille. Jusqu'alors, la perspective de vivre avec quelqu'un et de fonder famille n'avait guère effleuré son esprit. Elle songeait moins à profiter de la vie, comme on dit, qu'à faire les choses dans l'ordre : avant d'atteindre sa majorité, elle se refusait à caresser le moindre projet matrimonial. Toutefois, depuis qu'elle avait embarqué à destination de la mer Noire, elle ruminait le conseil donné par le prince André à son ami Pierre : *« Ne te marie pas avant de te dire que tu ne peux faire autrement, avant de n'être plus aveuglé par ta passion pour la femme de ton choix, avant d'avoir vu clair en elle ; sans cela tu te tromperas cruellement et sans rémission. Marie-toi le plus tard possible, quand tu ne seras plus bon à rien... Autrement tout ce qu'il y a en toi de noble et de grand sera perdu. Tu t'enliseras dans des niaiseries... »* Cette véritable admonestation l'avait choquée. Aurait-elle lu le roman quelques mois plus tôt, elle n'aurait peut-être pas prêté attention à ces quelques phrases. Mais aujourd'hui...

Lorsque le port d'Odessa fut en vue, Olga monta sur le pont. Depuis la proue, elle espérait distinguer la silhouette de Maxime sur le quai – sans qu'elle acceptât de se l'avouer. Mais le comité d'accueil se limita à la seule personne de son

père. Contre mauvaise fortune, elle fit bonne mine. Après les embrassades et les formules convenues qui accompagnent toutes les retrouvailles, elle hasarda une question pour savoir si son professeur avait pris les dispositions nécessaires à la tenue des répétitions de la « schubertiade ukrainienne » qu'il projetait. « Tu es attendue après-demain matin dès 10 heures », répondit son père avant d'aborder le thème qui lui rendait la vie pénible depuis plusieurs semaines : ses démêlés avec un fonctionnaire de la mairie, acharné à compliquer le bon déroulement des travaux.

Les cours et les répétitions programmées par Maxime reprirent comme prévu. Ils se tinrent quotidiennement, ce qui indisposa Henryk pour qui le jour du Seigneur était sacré. Quand il s'en ouvrit à table, la mère et la fille s'unirent pour faire valoir que la préparation d'un concert répond à des nécessités autrement plus complexes et sérieuses que celles auxquelles les administrations ou les entreprises commerciales sont soumises. Olga évoqua la nature même des exigences qui s'imposent aux artistes : s'ils ne respectent pas leurs propres règles, basées sur un engagement total au service de l'art, jamais ils n'obtiendront les résultats qu'ils espèrent atteindre et que le public attend d'eux. Elle argua qu'ils sont guidés par leur passion et que, s'ils négligent de la satisfaire, leur travail manquera d'intérêt. Henryk s'inclina de mauvaise grâce et conclut que s'il venait de retrouver les siens après plus de deux mois de séparation, il avait perdu une partie de son autorité de pater familias. Il rumina sa déception pendant sa promenade dominicale, d'ordinaire régénératrice, sur le boulevard Primorsky...

Puisque le choix lui avait été laissé, Olga marqua sa préférence pour la gauche du clavier. Elle travailla comme jamais auparavant. Elle y prit un plaisir indicible, d'autant que Maxime faisait preuve de patience avec elle pour corriger de petites errances. Nulle fausse note ! Il s'agissait seulement de poser des accents, d'en atténuer ou d'en accentuer la force, de jouer des silences, de peaufiner les transitions entre les mesures de tempête et d'accalmie. Pendant les cinq semaines de préparation, elle n'eut guère le temps de relever la tête et de penser à autre chose qu'à répondre à l'attente de son professeur qui profitait des interruptions pour remettre sur le métier les *Impromptus* et la *Sonate* posthume D. 958 au programme des concerts qu'il

donnerait en novembre aux conservatoires Tchaïkovski de Moscou et Rimski-Korsakov de Saint-Pétersbourg. Soit dit par parenthèse, c'est à la suite de cette tournée, chaleureusement accueillie par la presse, que Maxime mit le pied à l'étrier et se fit connaître dans les grandes maisons musicales de Russie.

Quant à la soirée du 24 octobre, organisée par le comte Denissov, elle connut un franc succès. Pendant le cocktail qui suivit l'interprétation de la *Fantaisie* pour quatre mains de Schubert, Maxime présenta nombre d'invités aux parents Barcikowski ; ils profitèrent de l'occasion pour faire leur entrée dans un milieu auquel ils n'auraient jamais eu accès sans la participation de leur fille au récital. Par la suite, les invitations allaient se multiplier et pas seulement pour entendre Olga jouer au piano : son accent francophone enchantait ses hôtes et quelques messieurs succombèrent à son charme sans en être récompensés.

Les compliments qu'elle reçut auraient pu lui tourner la tête ; mais elle ne les écoutait que d'une oreille distraite. En fait, une contrariété récurrente la tenaillait : elle cherchait en vain une explication cohérente au comportement adopté par Maxime pendant les semaines de répétitions. Certes, le professeur s'était montré irréprochable, consciencieux jusqu'au bout des ongles ; mais pourquoi l'homme, attaché à la qualité émotionnelle de l'interprétation d'un andante de Beethoven, se départait-il aussi rarement de sa réserve ? Tout au plus l'avait-il interrogée, à son retour de vacances, sur les plaisirs qu'elle en avait tirés. Sinon, leurs conversations avaient porté essentiellement sur la musique et, pour le reste, sur des bagatelles – comme si leur vie privée leur paraissait indigne de curiosité.

Livrée à elle-même pendant l'absence de Maxime, parti donner ses récitals à Moscou et Saint-Pétersbourg, Olga prit congé de son piano. Elle prétextait, devant ses parents qui s'en étonnaient, qu'un peu de repos après la tension qu'elle avait connue depuis son retour à Odessa lui ferait le plus grand bien : elle avait mis un tel point d'honneur à ne pas décevoir lors de l'interprétation de la *Fantaisie* ! Elle se retrancha dans la lecture. Elle vécut jour et nuit avec *Anna Karenine* quand elle ne répondait pas à l'appel, aussi nouveau qu'inintéressant, des mondanités auxquelles elle était conviée. L'ambiance des salons lui déplaisait. Elle souffrait mal les éloges que de vieux

messieurs (de quarante ou cinquante ans...) faisaient de son talent et supportait moins encore les hommages qu'ils rendaient à sa beauté. Et que dire de l'intolérable hypocrisie des femmes maniérées, que crispait l'arrivée d'une rivale potentielle dans leur mare de futilités ? Elle en arriva ainsi à la conclusion qu'en réalité, elle attendait avec une impatience croissante le retour de Maxime – mais pour des raisons étrangères à son enseignement. Elle ressentit un réel soulagement quand il revint de sa tournée. Elle eut l'impression de respirer plus commodément. Elle ne connut plus de mouvements d'humeur et le sourire réapparut sur ses lèvres, comme par enchantement.

2

À 26 ans, le comte Nicolas Denissov est bel homme et accessoirement coureur de jupons. Il vit seul à Odessa, servi par plusieurs domestiques, dans le vieux palais familial au cœur d'un vaste domaine entretenu par une douzaine de jardiniers. Enfant unique et orphelin – ses parents ont péri dans un naufrage lors d'une sortie de plaisance : une tempête aussi violente que soudaine les a fait chavirer –, il représente un beau parti. Son physique, son élégance et ses... biens attirent nombre de demoiselles à la recherche d'un mari ; plus d'une a versé des larmes après avoir cédé à ses compliments et galanteries sans lendemain, passer une nuit avec lui n'offrant aucune promesse d'avenir.

Après ses études de droit à l'université de Lwow, Nicolas a consacré une année à voyager à l'autre bout de l'Europe. Le Corso, la promenade des Anglais, les Champs-Élysées, Unter den Linden... En chemin, il s'est arrêté régulièrement pour peindre à l'aquarelle afin de garder le souvenir de ses pérégrinations. Et cela jusqu'au jour où, estimant qu'il avait assez roulé sa bosse de par le monde, il est revenu au bercail pour y vivre de ses rentes et du produit de ses terres. Remarquable polyglotte (en dehors du russe, il parle polonais, français, anglais et allemand !), ce dandy fréquente les salons avec assiduité. Il est reçu avec tous les égards dus à son rang. Ses hôtes se sentent même flattés qu'il les honore de sa présence, d'autant plus qu'ils le savent bien en cour : Denissov bénéficie du privilège insigne d'être invité au